

Le théâtre de Covent-Garden donne, en ce moment, une série d'ouvrages de Wagner qui n'avaient pas été exécutés à Londres depuis 1882, année où l'impresario Neumann vint faire entendre l'*Anneau du Nibelung* [*Der Ring des Nibelungen*] aux Anglais. Nous avons pensé qu'il pouvait être de quelque intérêt de rendre compte à nos lecteurs de ces représentations. Nous verrons certainement la *Tétralogie* à Paris un jour ou l'autre: il nous semble donc assez instructif d'examiner les impressions d'un public non prévenu en face de la production la plus colossale, mais aussi la plus germanique, quant à la forme, du maître de la scène musicale contemporaine.

L'épreuve est d'autant plus intéressante qu'il ne s'agit point, comme on pourrait le croire, de représentations en langue anglaise ou italienne, mais bien d'une interprétation qui conserve à l'œuvre tout ce caractère spécial dont nous parlons. Le directeur de Covent-Garden, Sir A. Harris, offre à son public des représentations d'opéras français joués en français par des Français, d'opéras italiens joués en italien par des Italiens, et, pour les œuvres de Wagner, il a engagé les principaux chanteurs wagnériens, ceux qui ont maintes fois joué à Bayreuth, ou ailleurs, les rôles qu'ils remplissent à Londres. Un orchestre de près de cent // 459 // exécutants, rompus aux difficultés techniques et aux exigences du style de Wagner, a été recruté en Allemagne et confié à la direction de M. Mahler, un chef d'orchestre de la grande lignée. Les décors et les costumes sont aussi conformes que possible au goût malencontreux d'Outre-Rhin. Bref, ces représentations ont un caractère d'authenticité absolue, et pour qui a vu jouer les opéras du maître à Munich ou à Vienne, il n'y a que le public de changé.

La première journée de la *Tétralogie*, l'*Or du Rhin* [*Das Rheingold*], n'est, en quelque sorte, qu'une gigantesque ouverture, un exposé des motifs musicaux et dramatiques sur lesquels est basée l'action des trois parties suivantes. Cet ouvrage a tellement ce caractère de drame préliminaire, que, moins qu'aucun de ceux qui lui succèdent et le complètent, il ne peut être considéré comme formant un tout indépendant.

Si puissant est l'art par lequel l'auteur de l'*Or du Rhin* [*Das Rheingold*] sait enchaîner et diriger nos âmes vers le but mystérieux que seul il connaît et poursuit sûrement, si gravement poignantes sont les questions que dans l'*Or du Rhin* [*Das Rheingold*] il pose sans les résoudre, qu'à la fin du drame nous nous prenons à désirer impérieusement de pénétrer davantage dans la pensée du poète et que, pareils à Wotan irrité par la sinistre et énigmatique prédiction d'Erda, nous sommes prêts à nous élancer à sa poursuite pour la saisir et la contempler face à face, pour obtenir d'elle son secret tout entier. C'est ainsi que par la magie de son art Wagner sait, dès l'abord, conquérir notre attention et disposer notre esprit de la manière la plus favorable à ses vues.

Ce n'est pas la particularité la moins remarquable de ce prologue de l'*Anneau du Nibelung* [*Der Ring des Nibelungen*], que, bien qu'il mette en scène seulement des personnages surnaturels, dieux, géants, ondines et

gnomes, l'intérêt s'en soutienne jusqu'au bout et ne languisse pas un instant, // 460 // malgré l'absence de tout sentiment humain. C'est que nous sentons bien que, de ce qui passe sous nos yeux, l'homme a beau être absent, ce n'en sont pas moins ses destinées qui se décident et agissent devant nous sous la figure de ces êtres symboliques impossibles sans lui. De là l'intérêt que nous prenons à cette action qui se joue là sans témoins, entre les forces primordiales de la nature, à cette divine tragédie dont l'intervention de l'énergie humaine forme le dénouement pressenti et nécessaire.

La salle est plongée dans l'obscurité. Voici que du fond de l'orchestre s'élève un frémissement sourd, un bourdonnement persistant qui peu à peu grandit, toujours prolongé sur un accord unique, immuable; peu à peu le bouillonnement sonore s'accroît et déferle en rythmes ondoyants qui s'entrelacent et se brisent l'un sur l'autre comme des flots sur d'autres flots; les vagues d'harmonie s'enflent et mugissent plus fortes, puis tout à coup, en un jaillissement gracieux, une mélodie vocale s'épanouit, le corps blanc d'une femme se balance à son rythme magique; le rideau s'est levé, nous voyons le fond du Rhin et les trois gardiennes du trésor fatidique apparaissent l'une après l'autre dans la lumière diffuse dont s'éclairent les eaux sombres et le sauvage amas de roches qui tapissent le lit du fleuve.

Les Filles du Rhin se jouent en gracieux ébats, en poursuites folles, quand, du plus profond du gouffre, s'élève la voix du Nibelung Alberich qui contemple leurs jeux. Et voici qu'avidé de les étreindre et de se mêler à leur ronde, le nain luxurieux les poursuit l'une après l'autre: Wellgunde, Woglinde et Flosshilde. Mais les sveltes ondines lui glissent tour à tour entre les bras avec des rires et des moqueries, et le gnome furieux s'élance maintenant sur leurs traces avec rage, les poings crispés et l'invective à la bouche.

Tout à coup, le fleuve s'illumine, l'or du Rhin res-// 461 // -plendit [resplendit] et ses gardiennes le saluent de leur chant d'adoration. Elles disent sa magnificence, sa vertu secrète et la puissance qu'il apportera à qui saura le conquérir: mais celui-là, dit leur hymne extasié, celui-là devra renoncer à l'amour. Soudain Alberich s'élance; avec une terrible agilité le voici parvenu au haut du pic de rochers où scintille l'or divin, et le fils de la Nuit s'écrie en portant la main sur le métal incandescent: «Que l'or soit à moi! je l'arrache du rocher et j'en forgerai l'anneau fatidique! Que le fleuve l'entende, c'est ainsi que je maudis l'amour!»

L'or s'éteint, Alberich disparaît au milieu des cris de détresse des ondines, le fleuve roule dans les ténèbres en remous furieux.

La seconde scène nous transporte auprès des dieux, devant le Walhalla. Voici le burg splendide que les géants viennent d'achever. L'aurore l'inonde de clartés grandissantes. Wotan et Fricka sont endormis l'un auprès de l'autre sur la terre fleurie. Ils s'éveillent et contemplent l'ouvrage des géants, la demeure qu'ils vont habiter. Mais un cri de

détresse retentit. C'est Freia, leur sœur divine, la dispensatrice de toute beauté, le foyer rayonnant où s'alimente l'éclat de leur gloire céleste: elle accourt éplorée, éperdue. Les géants Fasolt et Fafner la poursuivent. Ils réclament leur salaire, car Wotan, imprudemment, a promis Freia aux géants pour prix de l'achèvement du Walhalla.

Comment sauver l'Ineffable? Comment l'arracher aux mains des artisans rudes et bornés qui ont conclu marché avec les dieux? La terre retentit, ébranlée sous des pas puissants; voici les deux frères, Fasolt et Fafner, gigantesques, sauvagement vêtus de peaux de bêtes, brutaux et naïfs tous deux. Ils s'avancent pesamment, appuyés sur les troncs d'arbre qui leur servent de massues, et à voix haute exigent le prix de leur labeur. Wotan violera-t-il les traités, lui dont la puissance [puissance] repose sur les traités? Le dieu qu'enchaîne la force des runes hésite, grandement troublé. Tout à coup, un scintillement illumine la scène, un manteau de pourpre flamboie à travers les feuillages. C'est Loge, le dieu subtil de la flamme, le maître des rapt, l'esprit du mensonge, le génie ondoyant des savantes tromperies, redouté même des dieux qu'il leurre et qu'il raille sans cesse. Trouvera-t-il, lui, le moyen d'apaiser les Géants sans livrer Freia? Tous l'entourent et le supplient. Il se moque d'abord, mais finit par conseiller: «Sur la terre, sous les eaux, dans les airs, il n'a rencontré aucun bien qu'aucun être préfère à l'amour; seul, le ténébreux Alberich a renoncé à l'amour pour s'emparer de l'or rouge du Rhin, le jugeant préférable au plus cher des biens, l'estimant plus sacré que la tendresse de la femme.» Et l'astucieux Loge ajoute: «Vers toi, Wotan, s'élève la plainte des Filles du Rhin, fais justice de ce rapt et rends-leur le trésor qui doit éternellement demeurer sous leur garde.» Wotan impatient se récrie: il est lui-même dans la détresse à cause de Freia, comment prendra-t-il souci de la détresse des autres? Mais le trait de Loge a porté. Les géants maintenant consentent à céder Freia en retour du trésor d'Alberich. Ce trésor, comment le conquérir? Par le vol, conseille Loge. Wotan lutte avec lui-même: s'emparera-t-il par la ruse et par la violence d'un bien qui n'est point à lui? Il hésite longuement, et quand les Géants le pressent de satisfaire leur nouvelle convoitise et de payer leur labeur avec l'or du Nibelung, il refuse. Alors Fasolt et Fafner s'élancent vers Freia et l'entraînent. Ils reviendront, quand tombera le soir, tenter une dernière fois d'obtenir le trésor d'Alberich en échange de Freia.

Cependant les dieux restés seuls pâlisent, leur cœur s'arrête, leurs bras défaillent, leurs yeux se voilent, l'ombre se fait autour d'eux. Freia la rayonnante, // 463 // l'âme de lumière du Walhalla, s'est éteinte. Ils errent faibles et vieillis déjà dans la nuit de son absence. Il faut, à tout prix, la reconquérir. Wotan et Loge, salués de cris d'espoir, partent pour le royaume souterrain des Nibelungen.

Un cliquetis assourdissant de marteaux et d'enclumes, une crypte obstruée d'obscures vapeurs que déchire, par instants, un rouge éclat de fournaise, c'est Nibelheim, la demeure des Nains. Voici Loge et Wotan dans le royaume d'Alberich.

Depuis le jour où il forgea l'anneau avec l'or arraché aux gouffres du Rhin, Alberich règne en despote sur le peuple craintif des gnomes. Ils se courbent, terrifiés, devant le signe magique qu'il porte au doigt. Il les fait travailler à sa guise, et a fait forger par son frère Mime un heaume dont la vertu rend invisible celui qui le porte, et lui confère le pouvoir de revêtir telle forme qu'il lui plait. D'ailleurs Alberich, le cœur rempli d'une terrible aspiration à la puissance, compte bien ne pas régner sur le seul Nibelheim, mais se soumettre aussi la terre et jusqu'au monde des dieux. Par le pouvoir occulte de l'or, par le maléfice irrésistible du métal, symbole de la convoitise, il entend se rendre maître de l'univers entier.

«Prenez garde, dit-il aux dieux, prenez garde à l'armée des ténèbres! Le trésor des Nibelungen va surgir au jour et sortir de l'abîme muet!» Et comme Wotan se lève, menaçant, Loge s'interpose: d'un ton d'incrédule il questionne Alberich; en le raillant avec finesse, sur les merveilles qu'il prétend accomplir, il le flatte adroitement, et met finalement la conversation sur le sujet du heaume magique. Il amène Alberich, désireux de montrer son pouvoir, à se coiffer du casque et à se transformer en serpent, tandis que lui joue l'effroi et pousse des cris épouvantés. «Mais, ajoute-il, ne peux-tu pas aussi revêtir la forme d'un animal plus // 464 // petit, d'un crapaud, par exemple? – Rien de plus facile, réplique Alberich; je puis devenir aussi petit qu'il est possible.» Et presque aussitôt un crapaud sautille devant les dieux, entre les pierres. Loge s'élançe, criant à Wotan: «Là!... Saisis-le vite!...» Wotan met le pied sur le crapaud; et Alberich, dépouillé du heaume, reprend sa forme naturelle, tandis que Loge le garrotte solidement. Le maître du trésor est prisonnier des dieux, qui s'enfuient avec leur proie.

Voici de nouveau la montagne du Walhalla. Les dieux paraissent. Alberich payera sa rançon. Le trésor des Nibelungen sera le prix de sa liberté. Loge lui délie un bras, il porte l'anneau à ses lèvres et aussitôt les Nibelungen montent des profondeurs de la terre, chargés des richesses du captif. Ils les entassent pêle-mêle à ses pieds et disparaissent craintivement. «J'ai payé, dit Alberich, laissez-moi libre et rendez-moi le heaume.» Pour toute réponse, Loge jette le heaume sur l'amas d'or qui ruisselle à terre. «Voleur maudit!» rugit le nain.

«L'anneau que tu portes au doigt, dit Wotan, donne-le, je le veux.» Et voilà Alberich luttant désespérément contre le dieu qui lui arrache l'anneau et le met à son doigt. Alberich est dépouillé de toutes ses richesses. Il exhale alors sa plainte, et se redressant avec un effroyable ricanement, il charge l'anneau d'une inévitable malédiction: «Que cet anneau attire sur celui qui le porte la mort et la ruine! Que celui qui ne l'a point soit rongé par la convoitise! Que tous désirent le posséder, que nul ne jouisse de sa possession! Voilà la bénédiction qu'en sa détresse le Nibelung appelle sur son trésor! Toi qui le possèdes à présent, garde-le bien! Tu n'éviteras pas mon imprécation!»

Alberich disparaît dans les profondeurs. Les dieux sont seuls. Voici revenir, avec Freia, les deux géants prêts à rendre la déesse en échange du trésor qu'ils convoitent. Et Fasolt et Fafner, aidés de Loge, en-// 465 // -

tassent [entassent] l'or en monceau devant Freia. Qu'elle disparaisse derrière le mur brillant, et le marché est de nouveau conclu. La honte ronge le cœur de Wotan. Cependant la masse d'or est épuisée. «Je vois encore ses cheveux», s'écrie Fafner, et Loge aussitôt jette le heaume aux géants. Ceux-ci hésitent, ayant peur d'être dupés. «Ah! l'étoile du regard de Freia, je la vois briller encore, s'écrie Fasolt, que Wotan donne ce rien, l'anneau qu'il porte au doigt, pour boucher le mince interstice!» Wotan résiste, il ne cédera pas l'anneau; en vain les dieux supplient, il reste inflexible: pour le monde entier, il ne donnera pas le mince cercle d'or qui étincelle à son doigt. Et déjà les géants furieux s'élancent vers Freia quand une lueur bleuâtre resplendit tout à coup, mystérieuse, devant Wotan. Une figure de femme surgit du sol jusqu'à la ceinture, un flot de cheveux noirs jaillissant sur ses vêtements blancs; c'est Erda, la Terre, Celle qui songe à l'origine des choses, la Voyante primitive. Elle s'adresse à Wotan, qui l'écoute, subjugué. «Fuis la malédiction de ce signe, dit-elle. Entends! entends! entends! Tout ce qui est fini! Un jour sinistre enveloppe les dieux! Suis mon conseil, abandonne l'anneau!» Et comme Wotan s'écrie: «Reste, que j'en sache davantage! Parle encore!» elle disparaît avec ces mots: «Je t'ai mis en garde, tu en sais assez, songe en épouvante et en souci!» tandis que le dieu, hors de lui, se précipite vers l'abîme où elle vient de s'évanouir.

Un long silence suit cette scène. Les dieux ont fixé leur regard sur Wotan, ils attendent sa résolution, anxieux. Mais les paroles d'Erda ont agi puissamment sur le cœur du maître et, dans un élan soudain, il appelle à lui Freia et jette l'anneau aux géants. La jeunesse est rendue aux dieux. Leur cœur, délivré du poids qui l'oppressait, bat de nouveau librement. La Joie et la Vie reviennent à eux. // 466 //

L'effet de la malédiction d'Alberich ne se fait pas attendre: les géants luttent déjà pour la possession de l'anneau, et, devant les dieux effrayés, voici Fasolt gisant, tué d'un coup d'épieu par Fafner qui emporte en hâte son butin. Wotan frémit, reconnaissant la force de l'imprécation du Nibelung, et son cœur reste dévoré du souci de la prédiction d'Erda.

Pourtant le différend entre les dieux et les géants est apaisé. Le Walhalla attend ses maîtres. Donner assemble les nuages. Un arc-en-ciel en jaillit et, sur ce pont aérien, les dieux montent vers leur demeure, tandis que de l'abîme la voix des Filles du Rhin s'élève pleine de reproches, gémissant sur l'or perdu et se lamentant sur l'iniquité de ceux qui se réjouissent dans les hauteurs du ciel.

Tel est, dans ses grandes lignes, le sujet de ce prologue de la Tétralogie. Considéré relativement au reste de l'œuvre, il est d'une importance capitale en ce qu'il expose de la manière la plus claire les diverses péripéties dont les effets se développent seulement dans les journées suivantes et que de la compréhension nette des événements qui se déroulent dans *l'Or du Rhin* [*Das Rheingold*] dépend l'intelligence que nous pourrions avoir de l'œuvre entière. Un fait principal domine ce prologue: la faute des dieux, qui, pour payer le Walhalla, livrent aux géants l'or dérobé par Alberich, l'ayant conquis eux-mêmes par violence,

sans souci de la plainte des Filles du Rhin. Or cette faute ne pourra être expiée que par la restitution de l'anneau aux flots d'où il est sorti. Ainsi sera détruite la malédiction du Nibelung. Mais qui accomplira cette action libératrice des dieux? Ceux-ci ne le peuvent plus, n'ayant plus aucun pouvoir sur l'or du Rhin. Voilà la question que pose ce prologue. Cette faute des dieux est, pour ainsi dire, le point central autour duquel rayonnent les idées directrices des autres journées. C'est dans ce fait et dans // 467 // ses conséquences que gît le rapport qui unit entre elles les différentes parties de la Tétralogie.

Envisagé en soi, *l'Or du Rhin* [*Das Rheingold*] est un fragment de la plus étrange beauté. Wagner a saisi et rendu avec une maîtrise souveraine le caractère de largeur naïve et de primitive et grandiose simplicité qu'exigeait un tel sujet. Soit qu'il nous fasse assister au rapt de l'or, soit qu'il évoque à nos yeux la magnificence du Walhalla, le charme terrible de l'anneau, la pesanteur brutale des géants, la grâce de Freia, ou la mystérieuse figure d'Erda, sa musique et son verbe sont toujours empreints de la plus étonnante plasticité. Ce vaste réseau de thèmes caractéristiques qu'il déploie sur son œuvre et dont *l'Or du Rhin* [*Das Rheingold*] est le point de départ est d'une telle clarté que chacun des motifs qui le composent s'imprime dans la mémoire ineffaçablement. Le développement symphonique qui accompagne le drame procède presque toujours par larges plans, par coulées d'un seul jet, puissant et plein. Mais cette musique sait aussi s'assouplir quand il le faut et se colorer de mille nuances subtiles. Le rôle de Loge est tout entier d'une légèreté de touche, d'une finesse, d'une vivacité pétillante absolument incomparables. Quant à l'orchestre, il est simplement prodigieux de plénitude, de souplesse, d'inoubliables sonorités.

Le public de Covent-Garden a fait le plus chaleureux accueil à cette œuvre débordante de génie. Nous l'avons dit en commençant, *l'Or du Rhin* [*Das Rheingold*] n'est pas une œuvre émouvante au sens où on l'entend ordinairement au théâtre. Mais, néanmoins, elle s'impose à l'attention d'un auditoire sérieux par la grandeur audacieuse de sa conception, par la vie originale et forte qui anime chacun de ses épisodes, enfin par l'intérêt qui naît du déroulement d'une action qui laisse le spectateur dans l'attente, habilement ménagée, des conséquences qu'elle comporte. //468//

*l'Or du Rhin* [*Das Rheingold*] est joué à Londres par des artistes dont les noms sont connus, pour la plupart, des personnes qui ont assisté aux dernières représentations de Bayreuth. MM. Grengg et Alvary jouent les rôles de Wotan et de Loge, et ils sont excellents tous deux. M. Lissmann fait un Alberich très convenable; M. Lieban un Mime tout à fait hors ligne. Mmes Ende-Andriessen et Bettaque sont très suffisantes en Fricka et Freia. Les rôles de Fasolt et de Fafner, de Donner et de Froh, sont confiés à MM. Wiegand, Litter, Dome et Simon. Les trois Filles du Rhin ont des voix excellentes, surtout Mme Heink qui joue Flosshilde. Quant à l'orchestre, il est supérieur, et son chef, M. Mahler, peut être comparé aux meilleurs de ses émules.

**LA REVUE HEBDOMADAIRE, 16 juillet 1892, pp. 458-468.**

Journal Title: LA REVUE HEBDOMADAIRE  
Journal Subtitle: Romans – Histoire – Voyages etc.  
Day of Week: Saturday  
Calendar Date: 16 JUILLET 1892  
Printed Date Correct: Yes  
Volume Number: TOME II  
Year: 1<sup>er</sup> ANNÉE  
Pagination: 458 à 468  
Issue: Livraison du 16 juillet 1892 (8<sup>e</sup> livraison)  
Title of Article: CHRONIQUE MUSICALE  
Subtitle of Article: REPRÉSENTATIONS WAGNÉRIENNES A  
LONDRES: *L'OR DU RHIN* [*DAS RHEINGOLD*]  
Signature: Paul Dukas  
Layout: Internal main text  
Cross-reference: 23 JUILLET 1892, 30 JUILLET 1892, 6 AOÛT 1892